

brasser ainsi d'un coup d'œil toute la destinée d'OEdipe depuis son exposition sur la montagne maudite jusqu'à son parricide involontaire sur la route de Delphes. Combien l'impression que produisirent les *Perses* d'Eschyle dut être augmentée par la position du théâtre d'Athènes! La patriotique tragédie fut jouée en vue de Salamine. Du sommet des gradins du théâtre, on jouit mieux peut-être que partout ailleurs du spectacle de la mer. Là on imagine sans peine ce que devaient éprouver les compagnons de Thémistocle, assis sur ces gradins, quand le soleil s'inclinant sur ce magnifique horizon, et Salamine apparaissant enveloppée de la lumière d'or de l'Attique, on voyait fuir sur la mer peinte de rose et d'azur quelques-uns des vaisseaux qui avaient troué de leur éperon de fer les vaisseaux des Perses, ce pendant que le messager venait raconter à la mère de Xerxès et aux vieillards éperdus comment toute la flotte avait péri devant l'île de Salamine, comment la rive de Salamine était remplie de morts, et qu'on entendait la malheureuse reine maudire ce nom funeste; alors quels transports, quels applaudissements devaient saluer à la fois le récit et le théâtre du glorieux combat!

## V

LA GRÈCE ANTIQUE DANS LES TRADITIONS ET LES CHANTS  
POPULAIRES DE LA GRÈCE MODERNE.

Il y a en Grèce d'autres débris que les débris des monuments. Les vieilles croyances et les anciens usages ont aussi laissé leurs ruines, ruines vivantes qu'on rencontre à chaque pas et qui rappellent, au sein de l'existence moderne, les souvenirs de l'antique poésie. Les voyageurs sont unanimes sur ce point<sup>1</sup>; tous ont été frappés de ces ressemblances du passé et du présent, et en ont signalé quelques-unes. Ici, ma tâche se bornait à recueillir avec choix leurs témoignages et à les rassembler, en y joignant quelques observations personnelles.

L'érudition s'est complu trop longtemps à placer les œuvres littéraires qu'elle étudiait en dehors de la vie commune et de la réalité. La poésie classique apparaissait comme quelque chose d'abstrait sans rapport avec

<sup>1</sup> « La Grèce ancienne se trouve partout dans la Grèce moderne. » (*Œuvres de M. Pierre Le Brun*, t. II, p. 319. Voy. aussi *Dodwell, Travels*, t. I, p. 133; *Gell, Itinerary of Greece*, préf., p. II, et la vingt-neuvième lettre de Lady Montague.)

les sentiments de la foule, comme le prodige d'un art savant destiné à charmer les littérateurs et à exercer les critiques. Maintenant on a reconnu que toute grande inspiration poétique a ses racines dans les sentiments et l'imagination des masses. Homère, sans cesser d'être un artiste naturellement sublime, est pour nous le chantre ou plutôt la voix de la tradition; on l'a enlevé à la société des poètes lettrés pour le placer à la tête de cette famille des poètes primitifs et spontanés à laquelle appartiennent les auteurs des épopées indiennes, de l'*Edda*, des *Niebelungen*, des ballades espagnoles et des chants populaires de la Grèce moderne. Entre ces derniers et les chants immortels d'Homère, il y a, outre l'analogie qui rapproche toutes les poésies naïves, un rapport de parenté. Les mendiants aveugles qui naguère parcouraient la Grèce soumise au joug des Turcs, chantant dans les banquets les exploits des héros de la montagne, des palicars indomptés, descendaient en droite ligne du mendiant, de l'aveugle dont les chansons héroïques furent dites aussi à table où il était accueilli, et en paiement de l'hospitalité.

Sans parler d'Homère, il est d'autres chants antiques que M. Fauriel a ingénieusement rapprochés des chants populaires de la Grèce moderne<sup>1</sup>. La *chanson de l'Hirondelle*, dont parlent les anciens, est encore aujourd'hui entonnée par les enfants grecs au premier jour de mars, et même ils ont conservé l'usage de porter avec eux l'image de l'oiseau dont le retour annonce le printemps. A Rhodes, les jeunes garçons chantent : « Elle est venue, elle

<sup>1</sup> *Chants populaires de la Grèce moderne*. Disc. prélim., p. 23 et 104.

est venue, l'hirondelle qui amène la belle saison! Ouvrez, ouvrez la porte à l'hirondelle, car nous ne sommes pas des vieillards, mais des enfants. » Ailleurs, on célèbre le premier jour de mai en chantant : « Elle est venue, elle est venue heureusement, notre nymphe Maia ! »

Il n'y a rien peut-être de plus pathétique dans l'*Iliade* que le discours adressé au divin Achille par ses coursiers. Dans plusieurs chants populaires publiés par M. Fauriel, des chevaux parlent aussi à leur maître. Le cheval de Liakos lui dit : « Allons, allons délivrer ma maîtresse. » Le cheval de Vevros s'adresse à ce brave gisant sur le champ de bataille et lui dit : « Lève-toi, mon maître, et « cheminons : voilà notre compagnie qui s'en va ! » Enfin, dans le plus extraordinaire de ces chants, celui qui s'appelle l'*Enlèvement*, le héros, qui a une course longue et rapide à faire, ayant demandé « qui peut, en un éclair « qu'il fait du pied dans l'Orient, arriver dans l'Occident ? » un vieux, un tout vieux cheval, qui avait une multitude de plaies, répondit : « Je suis vieux, je suis laid, et les « voyages ne me conviennent plus ; je le ferai pour l'a- « mour de ma belle maîtresse, qui me choyait me don- « nant à manger dans son tablier, qui me choyait me « donnant à boire au creux de sa main. » Ce discours du vieux cheval fidèle n'a pas la grandeur triste des prophétiques paroles prononcées par les coursiers divins, mais il a aussi sa naïveté et son charme, et il est

<sup>1</sup> Ces gracieux hommages à la déesse du printemps se sont perpétués, au moins jusqu'à une date récente, dans la ville phocéenne des Gaules ; à Marseille, le 1<sup>er</sup> mai, on plaçait sur des autels garnis de fleurs des jeunes filles bien parées, et leurs compagnes appelaient les passants pour offrir des fleurs à la Maia. (Guys, *Voyage littéraire en Grèce*.)

inspiré aussi bien qu'elles par le sentiment de la communauté d'existence et de l'association fraternelle qui lie le cheval à son maître comme un confident et un ami.

A l'occasion des chants funèbres, je reviendrai sur les rapports curieux qui unissent la poésie antique à sa sœur modeste la poésie moderne des Grecs. Je passe aux traces que les croyances païennes ont laissées dans les mœurs actuelles de la Grèce.

Les Grecs croient aux Parques et les appellent de leur ancien nom *Moirai*. Trois jours après la naissance d'un enfant, on prépare un festin pour elles; les femmes grecques vont dans la *grotte des Parques* prononcer une invocation magique assez obscure dans laquelle figure le nom de l'Olympe. Le peuple croit aussi aux Néréides, dont il n'a pas oublié le nom, et auxquelles il attribue un singulier mélange de grâce et de cruauté. Elles enlèvent les enfants près des fontaines, comme ces nymphes, *déeses redoutables aux habitants de la campagne*, dit Théocrite, qui entraînent le bel Hylas au fond des eaux. Personne aujourd'hui n'oserait s'approcher de la source du Styx, qui passe pour avoir les qualités les plus funestes. La croyance à Charon est encore populaire. Dans un chant rapporté par M. Fauriel, un berger que Charon veut emporter lutte avec lui, comme Hercule, chez Euripide, lutte avec le dieu de la mort (Thanatos) pour lui ravir Alceste. Les mots *adès*, *tartaros*, sont encore en usage parmi les Grecs modernes. Il y a plus, le Crétois invoque son compatriote Jupiter. Un village de l'Ida s'appelle le vallon de Jupiter<sup>1</sup>. Lors mêmes qu'elles

<sup>1</sup> Souzo, *Histoire de la révolution grecque*, p. 158.

ont disparu devant le christianisme, les divinités païennes ont laissé leurs fantômes. Telle est certainement l'origine des *esprits* qui président aux fleuves, aux montagnes, aux forêts. Le soleil est un personnage divin qui s'entretient avec les mortels<sup>1</sup>, et la nuit est une femme qui s'appelle Nycterus.

Souvent il s'est fait un singulier amalgame entre les deux croyances. Ainsi dans quelques provinces, ce sont les âmes des enfants morts sans baptême qui habitent auprès des fontaines, et les femmes, en allant puiser de l'eau, ne manquent jamais de saluer ces innocents génies. Les saints du christianisme ont hérité des dieux du vieil Olympe. Saint George protège le labourage et la moisson, il a remplacé Cérès; saint Démétrius les troupeaux, il a succédé à Pan. Saint Spiridion se promène sur la mer et conduit les vaisseaux au port comme Neptune. D'autre part, Charon joue le rôle du diable; de là cette malédiction fréquente : *Que Charon te prenne!* comme nous disons : *Que le diable t'emporte!* De même le paysan danois s'écrie : *Qu'Odin t'enlève!* En Danemark comme en Grèce, l'ancienne divinité a survécu à la religion abolie, et s'est confondue avec le *mauvais esprit* de la religion nouvelle.

Un respect superstitieux s'attache aussi aux images des divinités antiques et parfois les protège. Il n'y a pas beaucoup d'années, on voyait à Éleusis une statue de Cérès. Les habitants, sans jamais avoir entendu parler de Cérès, croyaient que la fertilité de leurs campagnes était attachée à la présence de cette statue. Ils voulaient empêcher les Anglais de l'enlever et prophétisaient des

<sup>1</sup> Fauriel, *Chants populaires*, t. II, p. 84.

malheurs au vaisseau qui l'emporterait. Par un singulier hasard, le vaisseau périt. Ainsi se plaignaient les habitants d'Enna quand Verrès leur ravissait une autre statue de Cérès. La crainte où étaient les paysans d'Eleusis que la fertilité fût enlevée à leurs champs avec l'image de Cérès rappelle un récit de Pausanias, qui raconte comment la déesse s'étant cachée dans une grotte d'Arcadie, la faim depuis lors moissonnait les mortels.

Les trois belles cariatides de l'Erechthéum ont été, dit-on, conservées à la Grèce par la superstition populaire. Déjà une d'elles avait été enlevée par lord Elgin. Le peuple, qui les nommait *les vierges* et les considérait comme des êtres surnaturels veillant sur Athènes, le peuple murmurait de leur enlèvement. On attendit la nuit pour l'achever. Comme les Turcs s'approchaient, prêts à consommer le sacrilège, une plainte se fit entendre parmi les ruines. Était-ce le vent qui sifflait à travers les débris? Les soldats turcs, atteints eux-mêmes par une terreur qu'ils n'auraient pas dû ressentir, et redoutant les vierges, reculèrent; on ne put les décider à porter la main sur elles, et ainsi un reste de la religion qu'elles inspiraient les sauva<sup>1</sup>.

Chaque jour les Grecs font acte de dévotion païenne. Les mariniers, en passant devant les promontoires les plus dangereux, jettent des dons à la mer comme à une divinité qu'ils veulent apaiser. Le Grec répand des libations de vin ou d'huile sur un vaisseau qu'on met à flot ou sur les flammes du foyer. Les Athéniens, fidèles à leur nom et au souvenir d'Athènes (Minerve), consi-

<sup>1</sup> Buchon, *la Grèce continentale et la Morée*, p. 69.

dèrent comme un présage favorable que l'oiseau consacré à cette déesse, partout ailleurs oiseau funeste, vienne se poser sur leurs maisons<sup>1</sup>. On va encore dormir sous les chênes de Dodone afin d'avoir des idées lucides; souvenir des songes fatidiques d'autrefois<sup>2</sup>!

Dans les campagnes règnent des préjugés superstitieux mentionnés déjà par Théophraste ou par Théocrite. Un lièvre<sup>3</sup> qui traverse le chemin est une cause d'effroi. Si on trouve un serpent dans une maison, on se garde de lui faire aucun mal, car on le révere comme le bon génie du lieu, l'*Agathodemon*. La *fascination*, qui est venue des Grecs aux Italiens, s'appelle encore en Grèce *bascania* (d'où *fascinatio*). Celui qui veut en prévenir les effets doit, comme au temps de Théocrite, cracher trois fois dans son sein. Le sens de cette singulière *dépréciation* est révélé par ce que racontent plusieurs voyageurs : s'il leur était arrivé de se récrier sur la beauté d'un enfant, la mère tout éplorée les suppliait de cracher sur le charmant visage qu'ils avaient loué. On eût dit qu'elle voulait par là désarmer la jalouse colère des dieux, toujours prêts à punir les mortels de leur bonheur ou de leur beauté, et qu'elle craignait le sort de Niobé<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Dodwell, *Travels*, t. II, p. 43-44.

<sup>2</sup> Pouqueville, t. I, introd., p. 40.

<sup>3</sup> Voy. la traduction italienne des *Caractères de Théophraste*, par M. Leontaraki, p. 39. Les notes de cette traduction renferment plusieurs rapprochements curieux entre les anciennes mœurs et les mœurs actuelles.

<sup>4</sup> Il ne faut pas pousser la rage des rapprochements aussi loin que l'a fait Guys, qui remarque à ce sujet que les femmes du peuple, à Marseille, ont conservé l'usage de cracher sur ce qu'elles méprisent et

Le chevrier de Théocrite dit : « Il ne faut pas jouer de la flûte à l'heure de midi ; à cette heure, nous craignons Pan, terrible lorsqu'il se repose après les fatigues de la chasse. » On redoute encore l'heure de midi ; les enfants disent : « Ne restons pas dehors à midi, ou malheur nous arrivera. » La cause de cette crainte peut être l'ardeur du soleil, si dangereux en Grèce durant l'été.

La science menteuse des présages n'a point péri ; et les amants disent chaque jour : « Mon œil a frémi, je vais voir celle que j'aime. » Les jeunes filles qui veulent savoir si elles sont aimées frappent une feuille de rose placée sur leur main ; si elle fait du bruit, l'indice est favorable. Dans Théocrite, le chevrier fait la même expérience avec une feuille de pavot. L'inspection des entrailles des victimes, qui revient si souvent dans Homère, a quelque rapport avec l'usage moderne de lire l'avenir sur les os, et particulièrement sur l'omoplate d'un mouton rôti qui a été dépecé dans les festins homériques des Klephtes <sup>1</sup>.

J'ai vu près d'Athènes une colonne autour de laquelle sont enroulés chaque jour des fils auxquels les malades attachent l'espoir de leur guérison. C'est que non loin de là s'élevait le tombeau du médecin scythe Toxaris, et ce tombeau était surmonté d'une colonne toujours ornée de couronnes qu'on y suspendait pour guérir de la fièvre. Près de l'endroit où était la statue de Diane, au pied de laquelle les femmes, après le premier accou-

sur ce qu'elles veulent insulter. Je doute qu'il y ait dans cet usage des poissardes de Marseille rien d'antique ou d'attique.

<sup>1</sup> Dodwell, *Travels*, t. I, p. 309.

chement, déposaient leurs ceintures, elles vont aujourd'hui glisser, assises sur le rocher, pour devenir fécondes. Mainte église chrétienne a hérité de quelque superstition païenne. L'église de Saint-André, à Patras, bâtie sur l'emplacement d'un temple de Cérès, voit accourir une foule de pèlerins empressés de boire l'eau d'une source tenue pour sacrée, avec une dévotion qui remonte certainement au paganisme. A l'ouest de l'Aréopage était un temple d'Hercule où l'on conduisait les enfants malades, et dans lequel un ancien usage voulait qu'on leur fit ôter et reprendre leurs vêtements. Aujourd'hui une église remplace le temple d'Hercule, et la coutume a subsisté d'y conduire les enfants et de les y dépouiller de leur chemise <sup>1</sup>.

Enfin, il y a telle croyance populaire, reste d'un mythe antique, dont l'origine est due à quelque accident bizarre du sol qu'on peut observer encore. Près d'Athènes, sur la route du Pnyx au Pirée, est une roche appelée la *Méchante Sorcière* ; on croirait voir une vieille femme assise. M. Dodwell pense, avec beaucoup de vraisemblance, que cette forme singulière a donné naissance à l'histoire d'Aglaure ; la jeune fille, métamorphosée en rocher <sup>1</sup>, est devenue la vieille sorcière ; de même le rocher à forme humaine du mont Sipyle a fait inventer cette admirable histoire de Niobé, qui exprime si heureusement comment l'âme est endurcie et pétrifiée par une profonde douleur. Après avoir décrit avec un grand bonheur d'expression les belles stalactites qu'on admire dans une grotte de l'île d'Ithaque, un spi-

<sup>1</sup> Ce fait, ainsi que plusieurs de ceux qui précèdent, m'a été communiqué par un zélé et savant Athénien, M. Pittakis.

rituel touriste, M. d'Estourmel, dit ingénieusement : « Il me semblait reconnaître les prestiges décrits par le prince des poètes, et ces métiers taillés dans la pierre, où les belles nymphes travaillaient à tisser les étoffes de pourpre qui sont les merveilles des yeux. » Je cite avec plaisir le *Journal d'un voyage en Orient*, ce livre où des impressions fines et sincères sont reproduites avec tout le charme et toute la vivacité de la conversation la plus piquante, et qui inspire tout à la fois le désir de faire le voyage et de connaître le voyageur.

Les légendes sont la poésie du peuple, et il est intéressant de les suivre en remontant jusqu'à leur origine. Hérodote parle du fantôme de Marathon. Pausanias rapporte qu'un personnage mystérieux parut dans la mêlée, abattant les barbares avec un soc de charrue ; il dit que, près des monuments de Miltiade et de Cimon, on entendait de son temps, pendant la nuit, un tumulte de chevaux et de combattants. Aujourd'hui, les bergers croient encore ouïr dans les marais des bruits étranges et voir un petit homme chevaucher sur le mont Vrana : ce petit homme est un diminutif du fantôme de Marathon.

Ailleurs, d'autres traditions se sont transmises avec une fidélité qui étonne. Le promontoire de Leucade s'appelle le *promontoire des femmes*, dernier souvenir de l'histoire probablement fabuleuse de Sapho et de Phaon. Une grotte de Thessalie se nomme l'*antre d'Achille*.

Veut-on voir comment les traditions se conservent en s'altérant ? On lit dans Pausanias qu'Hercule boucha les ouvertures par où s'écoulait le trop-plein des eaux du

<sup>1</sup> Dodwell, *Travels*, t. I, p. 406.

lac Copaïs. Voici ce qu'on raconte maintenant dans le pays. Les terres couvertes aujourd'hui par les eaux étaient autrefois une contrée florissante. Le roi de cette contrée avait un frère qui, par un sentiment de vengeance, ferma les ouvertures du lac ; plaines et villages furent inondés. En Arcadie, une fable inventée pour expliquer la formation de la fente par laquelle s'échappe le fleuve Aïonios a été métamorphosée en une légende plus bizarre. Les anciens Grecs croyaient que la montagne s'était ouverte en cet endroit pour donner passage à Pluton enlevant Proserpine. Naturellement les Grecs modernes ont mis le diable à la place de Pluton. Un jour, le diable se battait avec un roi du pays ; les armes du premier étaient des boules de graisse ; l'une d'elles prit feu ; le corps du roi, tout embrasé et lancé avec une force terrible, ouvrit passage aux eaux à travers la montagne. La parodie est évidente. Comme l'histoire originale, elle semble se rapporter à une action volcanique <sup>1</sup>.

Partout, en Grèce, on entend parler de fleuves qui semblent se perdre et qui reparaissent sous un autre nom, de communications entre des lacs et des cours d'eau très-éloignés. Ainsi, mon guide m'assurait que l'Alphée venait du lac Phonia, comme on racontait à Pausanias que des gâteaux jetés dans le Céphise de Béotie reparaissaient dans la fontaine de Castalie. Ces préjugés tiennent également à une croyance païenne d'après laquelle les fleuves habitaient sous la terre, et se rattachent à la fable charmante du fleuve Alphée et de la nymphe Arétnuse.

<sup>1</sup> Dodwell, *Travels*, t. II, p. 440.

Un conte grec recueilli par M. Buchon <sup>1</sup>, et dont l'origine est populaire, offre évidemment une version altérée de l'histoire de Psyché et de ses sœurs. Le conte moderne provient de l'île de Chios; probablement la femme chiote qui l'a transmis disait sans le savoir l'ancienne fable milésienne qu'Apulée et La Fontaine ont reproduite avec tant de grâce, et qu'elle avait reçue de la tradition.

Comment ne pas retrouver, dans ce qu'on raconte à Delphes de la femme d'un papas qui se noya dans la fontaine de Castalie, l'histoire de la nymphe aimée d'Apollon, qui se précipita dans ces eaux et leur donna son nom? Si M. Fauriel a vu avec beaucoup de probabilité dans les aventures du sire du Bousquet revenant de la croisade une transformation lointaine des aventures d'Ulysse revenant dans Ithaque, s'il y a reconnu comme une dernière édition des récits populaires qui ont servi de base à l'*Odyssée*, tels qu'ils s'étaient perpétués en Provence, depuis l'arrivée des Phocéens jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, pourquoi ne verrait-on pas un vague souvenir du retour d'Ulysse dans la gracieuse ballade grecque intitulée *la Reconnaissance*?

Une jeune femme est assise devant son métier et travaille. Passe un marchand étranger. Le marchand arrête son cheval et parle à la jeune femme.

« Bonjour à toi, la belle. — Étranger, sois le bienvenu. — Ma belle, comment n'es-tu pas mariée, comment n'as-tu pas pris un brave pour mari?—Puisse crever ton cheval plutôt que j'entende de telles paroles! J'ai un époux qui est à l'étranger il y a maintenant

<sup>1</sup> *La Grèce continentale et la Morée*, p. 263.

douze années; je l'attendrai encore, je prendrai encore patience trois ans, et alors, s'il ne revient pas, s'il ne paraît pas, je me fais religieuse, j'entre dans la cellule, je prends le vêtement noir. — Ma belle, ton mari est mort; ma belle, ton mari est perdu pour toi. Mes mains l'ont tenu, mes mains l'ont enseveli. — Si tu l'as tenu, si tu l'as enseveli, Dieu te le rende.—Je lui ai donné le pain et la cire pour que tu me les donnes.—Le pain, la cire que tu lui as donnés, je te les rendrai.—Je lui ai prêté un baiser, il m'a dit que tu me le rendrais.—Si tu lui as prêté un baiser, retourne vers lui et va vite le chercher.—Ma belle, je suis ton mari, je suis ton bien-aimé.—Si tu es mon mari, si tu es mon bien-aimé, indique les signes de la maison, et ensuite je t'ouvrirai. — Tu as un poirier à ta porte, dans ta cour une vigne qui produit de beaux raisins et un vin qui est comme le miel. Les janissaires le boivent et vont combattre, les pauvres le boivent et oublient leur misère.—Cela, les voisins le savent, tout le monde le sait. Indique des signes de mon corps, et tout de suite je t'ouvrirai.—Tu as un signe à la joue, un signe au menton, et sur le sein droit une petite morsure.—Servantes, allez ouvrir; c'est lui-même, c'est mon bien-aimé. »

Quel charmant petit drame! Peut-on ne pas se rappeler à la fois Ulysse indiquant à Pénélope les *signes de la maison*, lui décrivant le lit conjugal, et Ulysse reconnu à une cicatrice par la fidèle nourrice Eurycleé?